

un harmonieux clair-obscur.

C'était une soirée à pénétrer d'extase, d'enthousiasme et d'amour.

Vers l'extrémité orientale du parc de Saint-Aignan, deux jeunes femmes, appuyées sur le balcon d'une terrasse, à deux pas de l'Odéon, paraissaient absorbées dans la contemplation de ce superbe coucher de soleil. L'une d'elles pouvait avoir dix-huit ans ; elle était petite, toute pâle, toute frêle, toute suave, toute jolie ; son visage, accompagné de magnifiques cheveux noirs, était d'une blancheur pour ainsi dire brillante comme l'éclat d'une belle étoile. Elle se nommait Tullie de Saint-Aignan. Sa compagne était blonde ; elle avait l'air naturellement enjoué ; sa physionomie s'animait par instants d'un sourire moqueur qui lui seyait à ravir. C'était une de ces femmes charmantes, frivoles et spirituelles, qui se vantent d'être arrivées au scepticisme sur toute chose, et veulent désenchanter tout le monde, fût-ce même sur leur propre compte. Cette prétention n'avait pas lieu d'étonner chez Clémentine de Volvic : elle avait vingt-six ans, s'était mariée par convenance à un vicomte, vrai laird bas-breton, plus occupé de ses chiens de chasse que de sa femme, et avait eu, tant à Paris qu'à Quimper, plusieurs intrigues plus ou moins secrètes dans lesquelles tour à tour elle avait dupé et avait été dupée. Depuis lors, elle traitait les hommes comme des jouets, considérait la vie comme un persiflage, et, forte de sa vieille expérience (l'expérience est si souvent une impertinente fatuité !), elle se faisait un cas de conscience de dissiper l'illusion partout où elle la rencontrait.

Tullie, au contraire, la douce et rêveuse Tullie de Saint-Aignan, ne connaissait encore des choses de ce monde que la poésie qui s'en émane, que les vagues et secrètes aspirations de l'âme vers l'amour. Comme la Bretagne, sa tendre et sentimentale patrie, elle avait tout le charme d'une nature à la fois grave, mélancolique et délicieuse.

Le silence le plus absolu régnait depuis quelque temps entre les deux jeunes femmes, lorsque, sur l'Odéon, une voix s'éleva vibrante et épurée par la distance. Tullie tressaillit ; elle se rapprocha de la balustrade, se pencha, puis se redressa vivement. Clémentine sourit.

— Qu'avez-vous, Tullie ? dit-elle ; vous êtes toute singulière ; vous avez tressailli.

— Moi ! fit avec embarras la jeune fille ; puis elle reprit en se moquant d'elle-même :

— En effet ; et le soir, dans la solitude, je ne puis entendre chanter sans éprouver une émotion très vive ; c'est vraiment ridicule : je suis alors comme la sensitive.

— Avec cette différence, reprit malicieusement Clémentine, que la sensitive se retire pour éviter l'impression, tandis que vous, ma belle, vous vous avancez pour la mieux recevoir . . . Tenez, Tullie, continua-t-elle, sans être douée d'une intuition bien supérieure, je vois et je parierais que vous aimez.

La jeune fille comprima un mouvement d'impatience.

— Vous voulez rire, dit-elle avec une légère contraction de lèvres.

— Je parle très sérieusement, au contraire.

— Eh bien ! oui, j'aime ! . . . j'aime le vague frémissement des saules et des peupliers qui bordent cette rive ! j'aime la splendeur mourante de ce soleil, le doux frémissement de la brise, l'enivrement des parfums champêtres ! J'aime toutes ces harmonies de la nature qui s'exhalent comme un hymne d'adieu à la lumière ! J'aime . . .

— Mieux que cela, ou pis que cela, interrompit Clémentine . . . Vous aimez un homme, un homme aimable, beau, séduisant.

Tullie froissa convulsivement une branche de charmille. Sa pâleur était extrême, et ses yeux se mouillaient malgré elle. Cette investigation que Clémentine fesait impertinément sur son cœur, irritait sa susceptibilité ombrageuse. Cependant Tullie parvint à gagner un peu de sang-froid. En vérité, madame, vous allez m'intimider ; je vous prie de croire que mon cœur est plein d'indifférence, de paix.

— Montaigne eût dit : *peut-être*, et Rabelais : *que sais-je ?* moi, je suis sûre que non . . . Oh ! ne vous fâchez pas, ne fronchez pas ainsi le sourcil, écoutez-moi, écoutez une amie qui veut vous épargner bien des déceptions. Vous êtes jeune, Tullie ; Vous êtes pure, toute parfumée encore de ces douces croyances, premiers enchantements de la vie, brillante et candides illusions qui s'épanouissent à l'envie dans votre cœur de dix-huit ans, mais que les orages esleuilleront bientôt. Vous aimez et vous aimeriez peut-être bien des fois, ignorante que vous êtes, avant de savoir ce que sont les hommes, leurs paroles, leurs serments d'amour. Cette leçon